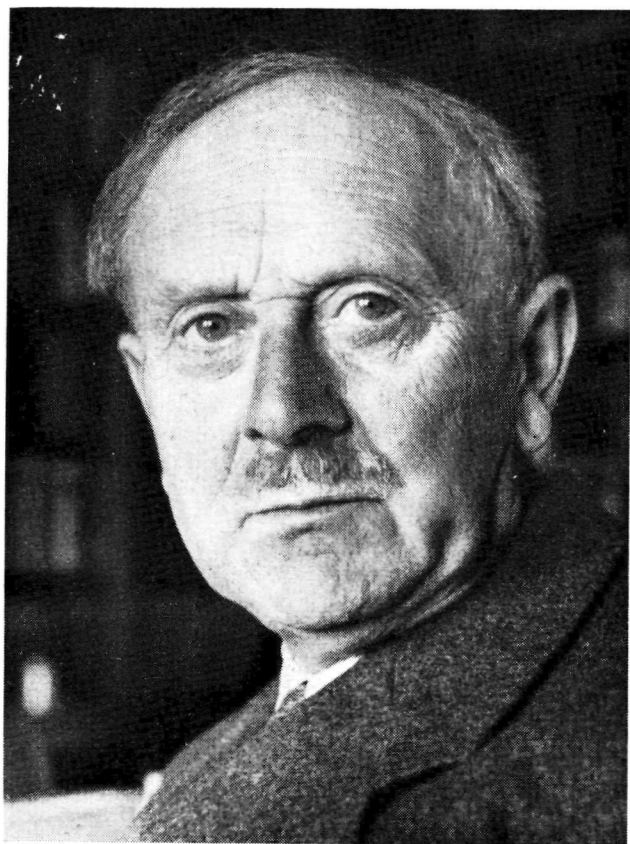


NECROLOGIE



PIERRE GRELLET
1882-1957

Nous ne saurions mieux évoquer le souvenir de M. Pierre Grellet qu'en reproduisant les deux articles suivants de la Gazette de Lausanne, du 7 et du 8 octobre 1957.

Une navrante et brutale nouvelle nous est parvenue à la fin de la journée de dimanche : notre confrère et ami Pierre Grellet venait de se tuer en montagne. Il se trouvait en excursion dans le Baltschiedertal avec la « Murithienne », société valaisanne des sciences naturelles, à laquelle il était fort attaché, lorsqu'il perdit pied en cheminant le long d'un bisse. Tombé soixante mètres plus bas sur des têtes de rocher, il se tua sur le coup.

La « Gazette de Lausanne », son Conseil d'administration, son rédacteur en chef — parti à l'étranger dimanche à midi pour des raisons professionnelles — sa rédaction subissent une perte extrêmement douloureuse. Leur émotion sera celle, n'en doutons pas, des lecteurs si nombreux et si fidèles de Pierre Grellet. Dans le désarroi qui nous étreint, il est difficile de trouver des termes suffisants pour rendre à la mémoire de cet homme admirablement doué, d'une culture exceptionnelle et d'une érudition profonde dénuée de toute pédanterie, l'hommage qui convient.

Nous l'avons vu, il y a quarante huit heures, toujours alerte, le visage mobile, la parole enjouée, tout au plaisir d'évoquer certains aspects des terres méditerranéennes puis, par contraste, de la Bretagne où il avait passé ses vacances d'été. Il nous disait la bienfaisante détente qu'il y avait puisée, toujours enthousiaste comme au premier de ses voyages mais sachant, réfléchi et méditatif, tirer une conclusion, une perspective générale de ce qu'il avait vu, entendu, des gens divers que le hasard lui avait fait rencontrer. Ses lecteurs savent, d'ailleurs, aussi bien que nous avec quel don de la synthèse, avec quelles aptitudes d'observateur un peu malicieux, il rédigeait ses lettres de voyage. Et que de philosophie il enfermait, avec un sourire à peine désabusé, dans ses croquis de mœurs contemporaines. Comme nous lui parlions des images de châteaux vaudois exposées à Nyon, il nous dit : « Je me demande si je ne veux pas remanier le livre que je leur ai consacré. »

La mort n'aura pas permis à Pierre Grellet de reprendre une plume jamais lassée et, dans sa maison de Chailly sur Montreux, entre ses

livres, ses estampes et ses toiles, de dresser un nouveau tribut d'admiration à l'Histoire ; à cette Histoire qui était l'une de ses raisons de vivre.

Nous ne le verrons plus arriver d'un pas vif, la boutonnière discrètement fleurie de rouge, un paquet de livres ou de journaux à la main, la parole aisée, saluant celui-ci, taquinant celui-là, commentant un article avec ravissement ou avec cette irritation bien à lui : celle qu'il ne pouvait renoncer à tempérer d'esprit aiguisé.

Alors même qu'il avait quitté la ville pour la campagne, il nous rendait fidèlement visite pour garder le contact. Ce contact qu'il avait établi depuis près d'un demi-siècle avec un public qu'il avait su s'attacher.

Tout cela, ce commerce confiant et amical, oui tout cela prend fin. Et nous voilà essayant de retracer la carrière si active de ce polémiste doublé d'un historien et d'un artiste raffiné.

Les étapes d'une vie

Pierre Grellet, fils de l'héraldiste Jean Grellet et d'une mère anglaise, était né à Colombier (Neuchâtel) le 18 avril 1882. Dans ses souvenirs « Souvenirs d'Ecritoire », il a brossé un ravissant tableau du cadre de ses années d'enfance et de la demeure de son grand-père, non loin de Boudry. Ses premières études, il les accomplit au collège puis au gymnase de Neuchâtel ; il se prétendait modestement « élève médiocre » et séduit par la seule Histoire. C'était là façon de parler. Elève de Philippe Godet — il nous en a laissé un souvenir inoubliable — Grellet fit de brillantes études universitaires, droit et lettres, à Neuchâtel, à Berne, à Leipzig, à Berlin. Il a porté alors les couleurs vertes et rouges de Belles-Lettres. Après des séjours d'études à Paris et Londres, le jeune érudit fit à la « Suisse libérale » de Neuchâtel ses premières armes de journaliste (1908-1909). Au bout d'un an, il se soumet à la discipline assez rude qu'impliquent les fonctions de rédacteur à l'« Agence télégraphique suisse » ; il les occupera jusqu'en 1911, année où le colonel Secretan lui propose, en pleine session de juin des Chambres, de devenir à Berne le correspondant attitré de la « Gazette ».

Après avoir « pris l'air » du bureau de la « Gazette » durant quelques semaines, Grellet commençait en septembre 1911 une brillante carrière de journaliste parlementaire et d'informateur de la vie au Palais fédéral. Elle devait se prolonger jusqu'en 1945, pour le plaisir et l'édification de lecteurs attentifs, pour le déplaisir aussi de députés

susceptibles et qui admettaient difficilement qu'un courriériste des Chambres renonçât au genre insipide, comme le disait Grellet lui-même, et lui préférât la verve et la poudre aussi, du même coup, à cette complaisance pratiquée jusqu'alors par de trop dociles témoins des débats du Conseil national. Ce renversement de la vapeur, si l'on peut dire, fut à l'origine de nombreux incidents dont s'amusait fort la galerie. Grellet fit tête aux réclamations, voire aux menaces.

Si Grellet se refusait à cultiver l'ennui, il ne négligeait pas pour autant les devoirs de sa fonction. Il savait exposer et connaître l'art, en un tourne-main, de débrouiller les fils d'une affaire politique et de la mettre à la portée du public. Ses enquêtes au Palais, ses reportages, comme on dit, dénotaient chez lui autant de lucidité que de conscience professionnelle. Mais tout en vaquant à ses occupations de correspondant « accrédité », Pierre Grellet groupait autour de lui de nombreux amis. Et il accordait aux lettres, à l'Histoire, à l'art tout le temps qu'il savait pouvoir dérober à sa mission principale sans sacrifier celle-ci à ses violons d'Ingres.

« Ma carrière, a-t-il dit, se serait envolée comme la plume au vent si je ne l'avais lestée de quelques livres de mon cru. » Son premier ouvrage de librairie s'appelait « La Vieille Suisse ». Il parut en pleine mobilisation de guerre de 1914 et faisait diversion en évoquant les mœurs régionales et particularistes de quelques-uns de nos coins de terre.

De la même plume ornée mais toujours claire et légère, sachant faire parler de vieux papiers, se jetant à la poursuite de l'Histoire, il publia successivement « Les Aventures de Casanova en Suisse », « La Suisse des Diligences », « Sur les Sentiers du passé », la brillante « Vie cavalière de Catherine de Watteville », les « Châteaux vaudois », les « Saisons et les jours d'Arenenberg » où passe l'ombre de la reine Hortense, l'une de ses héroïnes de prédilection, « Grandes Routes » et « Chemins écartés », « Souvenirs de 150 années », consacrés à la « Gazette », « Souvenirs d'Ecritoire » et de nombreux articles de revues.

Pierre Grellet portait ainsi un intérêt vif et intelligent à l'histoire et à la protection des sites et de la nature. Il était membre de la commission suisse des monuments historiques et appartint aussi, de 1936 à 1953, à la commission de la bibliothèque nationale. La Société d'histoire de la Suisse romande le nomma membre honoraire en 1954.

Après avoir quitté Berne en 1945, Pierre Grellet s'installa à Chailly-sur-Clarens ; pendant une législature il fut conseiller communal du Châtelard-Montreux.

Le défunt avait présidé la Société de la presse de la ville fédérale de 1916 à 1918, puis l'Association de la presse suisse de 1924 à 1926. Il était membre d'honneur du Cercle lausannois des journalistes professionnels.

Ses œuvres lui avaient valu en 1949, un prix de la fondation Schiller. Pierre Grellet était officier de la Légion d'honneur et chevalier de l'ordre de Léopold de Belgique.

Mort en pleine activité

Si Pierre Grellet avait désiré revenir en Suisse romande au terme d'une longue série d'années passées à Berne, ce n'était certes pas pour s'y croiser les bras. Il aménagea avec un goût parfait sa demeure des « Charmettes » sur Montreux, mais il n'y coula pas des heures de repos insouciant. Il travailla avec cette méthode qui n'était qu'à lui et qu'il se gardait bien de faire ostentatoire. Tout en écrivant des livres, tout en signolant des essais d'histoire et d'art, il continuait à traiter les affaires fédérales, à défendre la liberté d'opinion, à combattre les indésirables et les affairistes. A ses considérations sur la vie nationale, il joignait, comme nous venons de le dire, des chroniques fines, acérées ou amicales sur les aspects de la vie contemporaine. Qu'on y ajoute des impressions de voyage où le spécialiste de l'art donnait la main au promeneur amusé et fantaisiste.

A plusieurs reprises, depuis son retour en Suisse française et bien qu'ayant rompu avec ce que l'on nomme la « cuisine » d'un journal, Pierre Grellet vint passer de longues heures de travail diurne et nocturne à la « Gazette », reprenant du service avec une parfaite bonne humeur.

En tentant ici, à la place même où était prévu un article signé de sa main, de dépeindre la vie si remplie et si laborieuse de Pierre Grellet, nous ressentons plus vivement la perte qui nous atteint tous. Des hommes de ce charme, de cette culture, de cette franchise, de cette indépendance civique deviennent de plus en plus rares. Ce n'est pas notre journal seulement qui est atteint dans ses chères affections ; c'est le pays, ce sont ses valeurs morales, ses beautés naturelles, son caractère qui perdent un ami, un défenseur et un guide éclairé, sincère, toujours au poste de combat en faveur de ce qui mérite de vivre et de survivre.

La « Gazette de Lausanne » s'incline devant l'œuvre, la personne, l'ardeur au travail de celui à qui elle doit une large part de l'estime qu'elle ose revendiquer. Elle exprime à Mme Pierre Grellet sa plus profonde et respectueuse sympathie.

ADIEU A UN GRAND JOURNALISTE

par Georges Rigassi

Bouleversé par un deuil qui le frappe au plus intime de lui-même, l'ami voudrait se taire, se recueillir dans le silence et la solitude. Le confrère, lui, ne peut garder le silence, et, moins encore, l'ancien directeur du journal que Pierre Grellet a illustré, qui, pendant tant d'années, fut lié à lui par une entente de tous les instants dans la pensée et le travail.

La *Gazette* a loué, hier, comme il convient — et d'autres, je pense, y reviendront — l'œuvre littéraire laissée par l'ami que nous pleurons, son talent d'historien, ses charmants récits de voyages, tous ces livres qui ont durablement enrichi nos lettres romandes.

C'est au journaliste, au grand journaliste, que fut Pierre Grellet, que je me sens pressé de rendre l'hommage qui lui est dû.

Ainsi que le remarquait naguère un de nos amis communs, Henri de Ziegler, « tout bon écrivain n'est pas journaliste, et tout bon journaliste ne possède pas de nécessité les avantages du bon écrivain. En certains hommes d'élite, cependant, que la nature a traités d'une façon généreuse, le journaliste s'élève à la dignité de l'écrivain. Le métier chez eux devient un art ».

Tel fut le cas de Pierre Grellet. Ecrivain de race, Pierre Grellet fut un journaliste de grande classe.

Aussi bien possédait-il tous les dons du journaliste-né : le goût de la vie, un sens aigu de l'observation, l'art de savoir d'emblée distinguer l'essentiel de l'accessoire, le talent de clarifier et d'animer les questions les plus confuses ou les plus rebutantes en apparence et de les rendre accessibles à chacun.

Mais ces qualités natives étaient, chez lui, constamment enrichies, affinées par un travail incessant, par une culture aussi vaste que variée, par la lecture et les voyages, voyages dans le passé et à travers le monde. Et tout cela servi par une langue alerte, par une prose incisive et ner-

veuse, par un style coloré et savoureux, riche en images bien choisies, en épithètes aussi justes qu'imprévues, qui donne une note personnelle et proprement inimitable à tout ce qu'il écrivait. Il avait surtout, à un rare degré, cette qualité qui distingue le maître-journaliste et qui est le *trait*, avec l'aisance et la vivacité, qui rappellent le style des bons écrivains français de son siècle préféré, le XVIIIe.

Il y avait aussi en lui un sens de l'humour — qu'il devait sans doute à sa mère anglaise —, grâce à quoi il discernait aussitôt ce qu'il y a de ridicule dans la comédie humaine. Sa verve salutaire lui a permis de renouveler complètement le genre, jusqu'alors assez ennuyeux, de la chronique parlementaire, de créer même un genre littéraire nouveau, celui de la *satire parlementaire*, où il a brillé de façon inégalée. On lui a parfois reproché de tomber dans la caricature, sans prendre garde, ainsi qu'il l'a lui-même noté, que celle-ci est une manière particulièrement expressive de dégager la réalité.

Ce qui est certain, c'est que ses *Lettres parlementaires*, qui, réunies, formeraient une bibliothèque des annales parlementaires de 1911 à 1943, ont conquis un public toujours plus étendu, à la fois amusé et instruit, jusqu'alors complètement indifférent aux faits et gestes de ses représentants à Berne.

Comment ne pas rappeler, à ce propos, une autre qualité, ou plutôt une vertu, qui caractérise avant tout Grellet journaliste : l'indépendance ?

Une indépendance totale, qui va souvent jusqu'à l'intrépidité. Homme libre, notre confrère et ami le fut plus que tout autre. Dans un pays où tant de braves gens sacrifient au conformisme, à une époque où les forces anonymes, les groupements d'intérêts, exercent d'occultes tyrannies, il est toujours resté, envers et contre tout, un homme parfaitement libre, ne déviant jamais de la ligne droite qu'il s'était fixée, n'hésitant jamais à dire ce qu'il tenait pour juste et vrai.

Ce sens de la liberté, associé à celui de la responsabilité, il en a donné des preuves innombrables, en particulier lorsqu'il fut au premier rang de ceux qui, il y a quelques années, luttèrent pour défendre l'indépendance de notre journal.

L'âge venant, et ayant quitté Berne pour Chailly sur Clarens, Pierre Grellet s'était peu à peu dépris de la polémique, avec, de temps à autre, des retours de flamme qui témoignaient de la persistance d'une verve non entamée. Il ne s'intéressait à l'actualité politique que lorsque des problèmes vraiment importants le sollicitaient. Son intérêt se portait ailleurs : Sa vision des hommes et des choses s'élargissait et se haussait,

On le sentait préoccupé de la crise de notre civilisation. Le moraliste, l'observateur, tantôt amusé, tantôt attristé des mœurs contemporaines, nous livrait ses réflexions, ses avertissements. Il s'alarmait de l'enlaidissement qui menace nos beautés naturelles, il dénonçait, en grand humaniste qu'il était, la standardisation de la pensée, l'empiètement croissant du collectif sur l'individuel, les dangers qu'une civilisation toujours plus matérialiste et mécanisée fait courir aux valeurs spirituelles, à une culture authentique.

Songean un jour à l'éphémérité de l'œuvre du journaliste, à ces milliers d'articles rédigés par lui au long des ans et qui lui donnent l'impression d'être écrits sur le sable, notre ami remarquait :

« Néanmoins, il faut faire de son mieux, ne fût-ce que pour soi-même, et avec l'espoir que la goutte d'eau quotidienne finira à la longue par percer la roche. A mesure que l'œuvre se prolonge, fragment par fragment, elle bénéficie de sa durée. Celui qui a eu le privilège de la continuité perçoit, toujours plus fortement, le nombre et la valeur des liens noués avec le monde invisible des lecteurs. »

Le deuil cruel qui frappe en ces jours la *Gazette* est aussi celui — nous en sommes convaincu — du « monde invisible » des lecteurs. Car cette action continue, cette influence en profondeur dont il parle dans les lignes que nous venons de citer, Grellet l'a exercée sans défaillance pendant près d'un demi-siècle, et nombreux sont les hommes et les femmes de ce pays qui en ont bénéficié.

Profondément attaché au fédéralisme, luttant sans trêve contre la centralisation étatiste, défendant avec autant d'ardeur que de talent ce qui fait la diversité et la force de nos républiques cantonales, faisant connaître et aimer les traditions, les richesses artistiques et les beautés naturelles de notre pays, il a été le chevalier sans peur et sans reproche de notre presse, le champion de tout ce qui nous tient à cœur, et c'est avec raison que Robert de Traz salua naguère en lui un « Suisse romand exemplaire », constamment animé par ailleurs d'un patriotisme inaltérable, qu'il avait la pudeur de ne pas étaler.

Sa fin survenue de façon si inattendue, alors que, grâce à son étonnante vitalité, il semblait promis à une longue et verte vieillesse, prive la *Gazette de Lausanne* d'une de ses meilleures forces et appauvrit le monde intellectuel romand et suisse tout entier. Veuille sa famille, et tout particulièrement Madame Pierre Grellet, croire à notre étroite et respectueuse sympathie et être assurée des sentiments de fidèle attachement et de profonde reconnaissance que tous ses collaborateurs et amis voueront à sa mémoire.

LES ADIEUX DE LA MURITHIENNE

par I. Mariétan

C'était au printemps 1948, les militaires demandaient l'utilisation d'une partie du Bois de Finges pour des exercices de tanks. Du Valais et de toute la Suisse les hommes de science, les touristes, les protecteurs de la nature sollicitaient le gouvernement valaisan de repousser cette demande. La Murithienne, pour faire mieux connaître la question à ses membres, avait fixé son excursion de printemps à Finges. Pierre Grellet y vint ; bien vite il comprit à quel point les Murithiens étaient attachés à la nature valaisanne, et combien ils désiraient sa conservation. Il demanda à faire partie de la société et publia quatre articles pour la protection de Finges : « *Délibération devant la forêt, Les tanks contre les pins, Le Bois a perdu son mystère, Le dernier mot n'est pas dit.* »

Depuis, il participa à peu près à toutes nos réunions-excursions : il y trouvait une atmosphère de cordialité, de simplicité et de vérité, et aussi des occasions d'explorer le Valais dans ses régions les moins connues. Ses articles sur nos excursions étaient très appréciés, il savait si bien tirer une perspective générale de ce qu'il avait vu ; ils nous ont valu de nouveaux membres et de la considération pour notre société. Nos Bulletins contiennent ses récits sur Pralovin et Vernamiège : *Au cœur d'un vieux pays* ; le Lötschental : *La vallée de la Lumière* ; la vallée de Binn : *Relâche dans une vallée solitaire où le drame côtoie l'idylle* ; la Dzour sur Savièse : *Magies automnales : paysages d'églogue au cœur du Valais* ; le Simplon : *Hautes vallées pavoisées de rouge et de blanc* ; Grächen : *Oasis alpestres fertilisées par la débâcle glaciaire* ; Zeneggen et Törbel : *Découvertes de deux paysages* ; Conches : *Images du Haut-Rhône* ; Loèche-Jeizinen : *Les routes conduisent dans la plaine* ; Volovron-Evolène : *Sur un promontoire valaisan.*

Malgré la peine que cela nous cause, nous devons évoquer la dernière Murithienne de Pierre Grellet. Il avait eu une journée fatigante la veille à Porrentruy, où il s'était entretenu de la Murithienne avec

M. Ch. Terrier. Il avait tenu à venir à l'excursion d'Ausserberg-Baltschieder, nature la plus vierge qu'on puisse rencontrer en Valais. Que de souvenirs historiques la traversée du village de Rarogne a dû éveiller en lui ! Il va s'incliner devant la tombe de Rilke, sur le chemin de St-Germain il entre dans une chapelle pour faire une prière. Pendant le pique-nique il partage la joie générale devant un si beau paysage. A la séance, pendant notre causerie, il prend des notes en vue de son article à écrire.

Vers 15 h. c'est le départ de la longue caravane, nous étions 190, le long du bisse inférieur d'Ausserberg. La tête de la colonne avait atteint Elm, alors qu'une partie arrivait vers la fin du bisse, tout à coup c'est la chute de Pierre Grellet. Que s'est-il passé ? Nous ne savons pas, le chemin est bon, assez large. Tout de suite on se porte à son secours, on le trouve sur un éboulis au pied des rochers, le chanoine Pellissier lui donne l'absolution, on dut se convaincre qu'il avait cessé de vivre. On le transporte par des moyens de fortune jusqu'en plaine d'où une ambulance le conduit à l'hôpital de Viège, le médecin constate une grave fracture du crâne.

Les obsèques ont eu lieu à Montreux-Clarens, des Murithiens de Sierre, Sion, Martigny, St-Maurice, Monthey et Lausanne étaient venus rendre un dernier témoignage d'amitié au défunt, ils avaient apporté une belle couronne. Nous avons dit une messe pour le repos de son âme à la cathédrale de Sion, les collègues de Sion et environs y assistèrent nombreux. Nous avons pu dire la messe pour lui pendant les vingt jours qui ont suivi le décès.

On cite souvent les bisses d'Ausserberg comme très vertigineux, c'est bien le cas pour le bisse du milieu et surtout pour le bisse supérieur, il n'en est pas de même pour le bisse inférieur, le sentier est bon, très fréquenté, car c'est le seul chemin pour aller du village dans la vallée et à la cabane CAS de Baltschieder. Nous avons la certitude de n'avoir pas commis d'imprudance en conduisant la Murithienne le long de ce bisse, nous avions préparé cette excursion sur place avec soin. Mais qu'un accident aussi grave se soit produit fut pour nous une douleur indicible. Nous voudrions exprimer notre grande reconnaissance aux Murithiens qui ont cherché à l'atténuer par leurs témoignages de sympathie. Presque tous ont relevé que cette mort était belle : Pierre Grellet était dans ce Valais qu'il aimait beaucoup par une belle journée, entouré de ses amis : « Mort sublime, nous dit l'un de ces messages, Dieu lui a permis de fermer les yeux dans une radieuse journée avec le cœur plein d'admiration pour la nature et son Créateur. J'ajoute

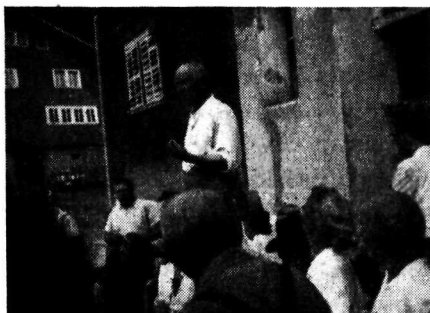
à mes prières le désir de mériter la grâce dans laquelle Pierre Grellet a vécu ses dernières heures ».

Un autre nous dit : « Vous perdez un ami qui aimait ce que vous aimiez, et savait l'exprimer avec talent. Il aimait à parler de vous, vous admirait et le disait. La dernière voix qu'il aura entendue était la vôtre, cela vous sera, plus tard, un souvenir doux et paisible ».

Et encore ce témoignage d'une grande élévation de pensée : « En apprenant que le ciel s'était assombri sur votre belle course je n'ai pu que joindre les mains et puis les ouvrir pour serrer les vôtres. Jamais nous ne saurons assez vous dire merci pour les joies de la Murithienne, pour la confiance en son chef, pour la certitude en l'Amour infini de Dieu qui veut que nous soyons et restions des enfants de lumière. La Murithienne, c'est le chemin qui monte vers la lumière. Que votre cœur ne se trouble pas ».

Nous espérons n'avoir pas commis d'indiscrétion en citant ces témoignages, ils montrent combien grande est l'amitié qui unit nos membres et en fait une grande famille, où l'on s'entr'aide dans la joie comme dans la souffrance.

Les Murithiens s'inclinent avec émotion devant la tombe de Pierre Grellet, devant la douleur de son épouse, devant le deuil des siens et de ses nombreux amis.



Pierre Grellet parle aux Murithiens sur la place du village d'Ernen